



LA VOIX DE DIEU DANS LES GRANDES CATASTROPHES¹

« Aujourd'hui, si vous entendez
« sa voix, n'endurcissez point
« vos cœurs. »

Heb. III, 15.

Il n'est aucun de vous, mes frères, qui n'ait encore le cœur ému et l'imagination épouvantée par les récents désastres qui ont frappé notre pauvre humanité.

Ce n'était pas assez que, durant près de trois mois, le redoutable fléau du choléra asiatique eût promené ses ravages sur le sol de la vieille Égypte, dévorant chaque jour des centaines de

¹ Ce discours a été prononcé le dimanche 9 septembre 1883, à propos des désastres de l'île d'Ischia et des îles de la Sonde.

victimes et menaçant notre continent européen ; d'autres malheurs plus foudroyants, plus terribles encore étaient réservés aux enfants des hommes. Il y a un peu plus d'un mois, nous apprenions un matin avec stupeur qu'un tremblement de terre avait bouleversé en quinze secondes une île florissante située sous le beau ciel de l'Italie, au sein de cet incomparable golfe de Naples où la vie semble une fête perpétuelle, et avait enseveli sous les ruines de ses maisons et de ses villas deux mille créatures humaines. Nous étions à peine remis de cette douloureuse émotion, nous venions de célébrer justement à Paris en faveur des survivants de cette catastrophe la fête de la Charité, lorsque nous est parvenu la nouvelle que, dans l'extrême Orient, au sud de l'Asie, dans ce détroit de la Sonde qui sépare l'île de Java de celle de Sumatra, plusieurs îles avaient disparu, consumées tout à coup par le feu de leurs volcans ou englouties dans les flots de la mer. Et dans ce dernier désastre, d'après les conjectures les plus modérées, ce n'est plus quelques centaines, quelques milliers de victimes qu'il faudrait compter, mais trente et peut-être quarante mille...

Toutes ces scènes de désolation sont présentes à votre esprit; elles ont rempli les colonnes de nos journaux, elles ont été ces derniers temps le sujet de nos pensées, de nos entretiens et, je l'espère aussi, de nos prières.

Or, mes frères, il n'est pas possible que la chaire chrétienne qui a pour mission de prêcher le monde invisible, mais en le reliant au monde visible, il n'est pas possible surtout que la chaire protestante, qui s'adresse à l'homme tout entier, demeure étrangère à des émotions si universelles et si légitimes. Aussi bien les malheurs que nous déplorons ne contiennent-ils pas des appels sérieux et pressants à nos consciences et, dans le grondement de ces volcans en fureur ou de ces mers débordées, ne pouvons-nous pas discerner, comme le psalmiste, la grande voix de l'Éternel qui nous parle, qui nous enseigne?

Vous ne vous étonnerez pas, mes frères, si, au lieu de détourner vos pensées de ces tristes sujets, je viens les y ramener. Vous réclamez de vos prédicateurs de l'actualité; en voilà, s'il en fut jamais! Mais l'actuel doit conduire à l'éternel. Chercher avec vous quelles sont les grandes vérités religieuses que nous rappellent

ces désastres, vous inviter à les recueillir et à les appliquer à votre vie, c'est là tout mon dessein :

« Aujourd'hui donc, si vous entendez sa voix, « n'endurcissez point vos cœurs. »

La première vérité que nous enseignent ces malheurs, c'est notre petitesse, notre dépendance de Dieu.

Il faut le reconnaître, mes frères, un premier regard jeté sur l'homme, l'homme civilisé de notre siècle, nous laisse à son sujet une réelle impression de force et de grandeur. Ces progrès admirables de la science qui lui confèrent l'étonnant pouvoir, tantôt d'unir les deux bouts de la terre par un fil qui transmet la pensée avec une rapidité telle que la distance et le temps semblent supprimés ; tantôt de découvrir dans le ciel, à l'aide du seul calcul, de nouveaux astres qui s'étaient dérobés jusqu'à ce jour aux recherches les plus persévérantes et aux instruments les plus délicats ; tantôt d'emprunter au soleil sa lumière pour reproduire en un clin d'œil les aspects les plus variés de la Nature et les traits du visage humain ; tantôt même de de-

mander aux substances les plus dangereuses le secret d'adoucir, d'arrêter tout à coup au milieu d'une sanglante opération les plus atroces douleurs; tout cela est son œuvre, l'œuvre de sa patience et de son génie. Mais, au fond, cette œuvre elle-même, tout en lui montrant qu'il est le Roi de la Nature, tout en lui révélant sa grandeur intellectuelle, n'est-elle pas aussi destinée à lui donner conscience de sa faiblesse, à lui faire sentir ses limites et sa dépendance à l'égard de ce Dieu qui est le Maître absolu de l'univers et le sien? Pour étendre ainsi son empire, que de sueurs, que de larmes, que de sang il lui en a coûté! Combien de fois n'a-t-il pas trouvé dans cette Nature qu'il traitait en esclave un maître fort et terrible! Que de fois ne s'est-il pas arrêté dans ses élans les plus audacieux et n'a-t-il pas dû entendre une voix lui dire comme autrefois à la mer : « Tu iras jusque là, mais tu n'iras pas plus loin! » Que de fois, enfin, au milieu des marques même de sa puissance, un sentiment indéfinissable de mélancolie s'est emparé de son âme et l'a pressé de chercher plus haut que dans les réalités périssables d'ici-bas, dans le monde invisible et éternel, dans la com-

munion du Père des esprits, sa lumière et sa vraie grandeur!

Et vous savez, mes frères, comment cette voix est écoutée dans les jours où nous vivons. En dépit de bien des espérances qui avaient salué, il y a un demi-siècle, la réapparition du spiritualisme et le réveil de la foi, c'est ailleurs que notre société contemporaine a placé l'objet de ses désirs et de ses efforts. Nous ne pouvons plus nous y méprendre : en haut, en bas, dans les pensées et dans les œuvres de l'homme moderne, le monde invisible se voile et disparaît; le royaume de Dieu qui a pour fruits la justice et la paix, a fait place au royaume de la terre qui a pour forces la vapeur et l'argent; l'homme est exalté, — l'homme terrestre, l'homme commercial, l'homme industriel; — Dieu, le Dieu vivant et personnel, le Dieu créateur et sauveur est méconnu, que dis-je? raillé, insulté, nié, et quelques-uns même ne se contentant pas de dire comme l'insensé dont parle le psalmiste : « Il n'y a point de Dieu! » osent proférer ce blasphème épouvantable : Dieu, c'est l'ennemi!

¹ *Ps.* XIV, 1.

Eh bien, c'est cette monstrueuse négation, c'est cette coupable idolâtrie que le Dieu saint et juste veut reprendre et châtier. A cet effet, il nous a affligés d'épreuves successives qui sont venues donner un solennel démenti à nos prétentions et à notre orgueil. — Nous entendions répéter par les flatteurs de l'humanité, que les idées morales et sociales étaient trop avancées, que les antiques barrières étaient trop abaissées, pour que les peuples civilisés pussent entrer dans une collision sanglante; la guerre, disait-on, est impossible! Et voici que dans notre vieux continent plusieurs guerres se sont succédé, parmi lesquelles une surtout terrible et funeste, parce qu'elle a éclaté entre deux grandes nations voisines qui semblaient destinées par la divine Providence à s'unir et à s'entraider pour la plus grande gloire de la civilisation et parce qu'en faisant couler à flots le sang humain, elle a creusé un abîme de haines et de défiances que de longues années de recueillement et de sagesse ne suffiront peut-être pas à combler. — En nous vantant les progrès indéfinis de la science, on nous avait fait espérer la diminution de la maladie, de la douleur et presque de la mort.

Et voici qu'à divers intervalles d'invisibles contagions sont venues frapper à droite et à gauche autour de nous, multipliant les victimes et nous dérobant les causes de leur apparition, comme celles de leur départ. — En voyant les merveilles de l'industrie, nous croyions avoir dompté les éléments: l'eau, l'air, l'électricité, la chaleur, et assuré ainsi notre sécurité. Et voici que ces éléments se redressent contre nous et qu'il suffit d'un cratère qui fume, d'une terre qui s'entrouvre, d'une mer qui se soulève, ou d'un fleuve qui grossit, pour jeter au milieu de nous l'épouvante et la désolation et traiter nos îles et nos villes les plus florissantes comme l'ouragan traite la frêle cabane d'un pauvre pêcheur... Et c'est ainsi que nous sommes journellement les jouets et les victimes de cette Nature qui est la source de notre orgueil, et il en est de l'édifice de notre grandeur terrestre comme de cette maison dont parle le Seigneur: « La pluie est tombée, les torrents ont débordé, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison-là, et sa ruine a été grande¹. »

¹ Matth. VII, 27.

Ah, mes frères, recevons instruction ; comprenons que ce n'est pas seulement du côté de la terre que doivent se tourner nos regards et notre activité ; reconnaissons surtout que ce n'est pas là qu'il faut chercher les premiers titres de notre grandeur. La terre remuée ne peut produire que de la terre ; « les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles¹. » Ce qu'il y a de véritablement grand, ce n'est pas la force, ce n'est pas la richesse, ce n'est pas l'industrie, ce n'est pas même la science, c'est l'âme humaine, quand elle est unie à Dieu qui l'a créée à son image, quand elle fait de lui son principe et sa fin, son centre et sa vie. Ne cessons pas sans doute de nous étendre et de nous agrandir sur cette terre d'un jour ; mais, au nom de la gloire de Dieu et de notre propre gloire, efforçons-nous de comprendre et de réaliser la grande parole d'un illustre penseur : « L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant.... Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte

¹ 2 Cor. IV, 18.

d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, il serait plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser — c'est-à-dire dans la langue de l'auteur à mettre Dieu au centre de notre pensée — voilà le principe de la morale ». Et nous pouvons ajouter : Voilà le principe de la vraie grandeur !

Mais, pensez-vous peut-être, cette foi en Dieu qui fait notre grandeur, ne trouve-t-elle pas justement sa pierre d'achoppement dans des catastrophes de cette nature ? S'il y a un Dieu, s'il y a une Providence qui gouverne le monde, comment s'expliquer ces bouleversements terribles, ces désordres formidables dans l'œuvre de ses mains ? Quelle est donc la raison d'être de tant de douleurs ?

C'est là, mes frères, je le reconnais, une question bien naturelle, à la fois pressante et poignante, qui s'élève dans notre esprit en présence

de certains faits quotidiens, mais qui se pose surtout en face de ces effroyables désastres. — Il y a un peu plus d'un siècle, sous le coup de la nouvelle du tremblement de terre qui détruisit à moitié la ville de Lisbonne et fit tant de victimes, le grand agitateur des esprits à cette époque, Voltaire, qui, tout en battant en brèche le Christianisme, avait jusqu'alors professé un déisme superficiel et optimiste, vira tout à coup de bord et, dans un pamphlet tristement célèbre, conclut au fatalisme et au pessimisme. Je ne serais pas surpris que, dans notre époque si troublée, plusieurs esprits enclins au doute fussent tentés de tirer des malheurs dont nous sommes témoins une conclusion semblable. Je retrouve la trace de cette disposition sous la plume d'un de nos littérateurs les plus éminents, dans la feuille même publiée naguère à l'occasion de la fête des Tuileries en faveur des survivants de la catastrophe d'Ischia. Voici ce qu'il a écrit : « La notion « supérieure qu'après cette parole du Christ : « Un passereau ne meurt pas sans la volonté « de mon Père, » nous avons cru acquérir de « l'importance de la vie et de la majesté de la « destinée de l'homme, se remplit d'inquiétude

« et de confusion devant ces hécatombes hu-
« maines, auxquelles échappent seuls les pas-
« sereaux. Était-ce donc Sodome, était-ce Go-
« morrhe que cette île ainsi frappée ? Quels sont
« donc les péchés abominables, les exécrables
« forfaits commis par toutes ces victimes ? Où
« est en ce moment le témoignage affirmé par
« tant de grandes âmes de l'équité, de la miséri-
« corde de ce Dieu révélé¹ ? »

Tel est le douloureux problème qu'après tant d'autres catastrophes, celle d'Ischia et celle du détroit de la Sonde posent devant nous.

Avant d'essayer de le résoudre, faisons deux observations préliminaires. La première, c'est qu'on n'a pas besoin de ces malheurs exceptionnels pour le poser ; il suffit du spectacle hélas ! journalier de la souffrance et de la mort : un pauvre enfant qui souffre et qui meurt le soulève dans notre esprit ; c'est toujours le grand problème du mal. — La seconde observation, c'est que la Révélation chrétienne n'a pas la prétention de dissiper toutes les obscurités, de

¹ M. Alexandre Dumas fils, dans la brochure intitulée *Ischia*, p. 13.

lever tous les voiles sur ces grands mystères. Si elle le faisait, elle serait infidèle à sa mission: nous marcherions « par la vue » au lieu de marcher « par la foi. » Mais, si elle ne nous dit pas tout, elle nous dit pourtant quelque chose; elle jette sur ces obscurités quelque lumière pour éclairer notre chemin, elle met en nos mains quelques fils conducteurs pour nous guider dans cet inextricable labyrinthe.

Tout d'abord l'Écriture nous enseigne à voir dans les maux, dans tous les maux dont nous sommes affligés ici-bas, dans les maladies, les infirmités, les deuils, les cataclysmes même de la nature, la marque de la justice divine, le châtement et le symbole à la fois du grand désordre moral dont nous sommes tous les auteurs responsables et qui s'appelle le péché. « Pourquoi, dit le prophète, l'homme vivant murmurerait-il, l'homme dis-je, qui souffre pour ses péchés¹ ? » Oui, l'homme, l'humanité — qui n'est pas un assemblage fortuit d'individus isolés, mais un organisme vivant dont les membres sont solidaires — l'humanité souffre pour ses

¹ *Lament.* III, 39.

péchés. « Le péché est entré dans le monde, dit saint Paul, et avec le péché la mort, et ainsi la mort est passée sur tous les hommes parce que tous ont péché.¹ » Et avec la mort sont aussi venus toutes les douleurs, tous les maux qui la précèdent ou la préparent. Depuis le jour néfaste où a été rompu, par la faute de la créature, le lien vivant qui unissait la créature au Créateur, ce monde est à bien des égards un monde de souffrances et de désordres, où « toutes les créatures soupirent et sont en travail jusqu'à maintenant² », où « l'homme né de la femme est de courte vie » et est destiné à « souffrir comme l'étincelle à voler en l'air³. » C'est la loi universelle.

Il est vrai qu'il y a des groupes, des générations d'hommes qui sont frappés par la souffrance ou par la mort d'une manière plus éclatante et plus soudaine, par exemple les victimes de la guerre, des épidémies ou des bouleversements de la nature. Il faudrait bien se garder

¹ Rom. V, 12.

² Rom. VIII, 22.

³ Job V, 7.

de croire que ces hommes aient commis des fautes plus graves et soient plus coupables que ceux de leurs contemporains qui ont été épargnés : ce serait tomber dans l'erreur déplorable des juifs qui reliaient étroitement certains malheurs à certains péchés, et qui, à propos de la chute de la tour de Siloë, s'attirèrent ce reproche du Seigneur : « Pensez-vous que ces dix-huit sur lesquels la tour est tombée et qu'elle a tués, fussent plus coupables que tous les habitants de Jérusalem ? Non, vous dis-je, mais si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux¹. » Nous répondrons à notre tour, dans l'esprit de notre Maître, à une parole déjà citée : Non, ceux de nos frères qui ont péri victimes du choléra d'Égypte ou des tremblements de terre du golfe de Naples et des îles de la Sonde, n'étaient probablement devant Dieu ni plus mauvais, ni plus coupables que les habitants des autres contrées de la terre, que les habitants de Paris ; les vices de Sodome et de Gomorrhe ne les avaient pas plus atteints et gangrenés que nous. S'ils ont été frappés, c'est qu'ils faisaient

¹ *Luc XIII, 4.*

partie comme nous de cette race humaine que le péché a corrompue, c'est qu'ils vivaient dans un monde que désolent la douleur et la mort. Et croyez-vous que, sous une forme ou sous une autre, tôt ou tard, notre tour ne viendra pas? Y a-t-il un seul d'entre nous qui puisse se flatter d'échapper aux atteintes de cet ennemi qui se tient en embuscade sur notre chemin et qui s'appelle le malheur, et de cet autre absolument inévitable qui se nomme la mort? « Pourquoi donc l'homme vivant murmurerait-il, l'homme qui souffre pour ses péchés? »

Ah! au lieu de murmurer, au lieu de nous étonner, mes frères, prêtons une oreille attentive à cette voix de Dieu qui dans toutes ces catastrophes proclame sa justice, mais qui du même coup raconte ses miséricordes. Oui, ses miséricordes, car — c'est ici la nouvelle lumière que l'Évangile fait briller au sein de ces obscurités — les douleurs de la vie, même les plus étranges, les catastrophes même les plus incompréhensibles, sont des appels, des coups de cloche de la grâce divine. C'est par les châtiments du péché que Dieu veut nous retirer, individus et nations, de la servitude du péché. C'est sur les

ruines de nos projets et de nos espérances terrestres, c'est sur les cendres mêmes des objets de nos affections qu'il veut jeter et faire germer la semence de l'arbre de vie. C'est au bruit de toutes ces catastrophes qu'il veut nous faire entendre cette grande parole : « Nous savons que si notre habitation terrestre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui vient de Dieu, une maison éternelle qui n'a pas été bâtie par la main des hommes¹, » et celle-ci : « Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort². » La rédemption, la vie future ! ah ! mes frères, c'est en présence de ces coups terribles que leur réalité, leur certitude proclamée par l'Évangile s'impose à notre conscience, à notre raison elle-même. S'il n'y avait pas un salut éternel, s'il n'y avait pas une autre vie où la loi de justice se réalisera dans sa perfection, où les effroyables désordres, physiques et moraux, dont le péché est la source seront abolis, où ces existences brusquement interrompues se poursuivront, où ces liens tout

¹ 2 *Cor.* V, 1.

² *Jean* XI, 25.

à coup brisés par la mort se renoueront, où les justes recevront le prix de leur obéissance et les méchants le salaire de leurs iniquités, vous auriez raison, docteurs du siècle, de mettre en doute la Providence divine, vous auriez raison de chasser Dieu de son trône et d'y installer à sa place le sombre Destin. Le ciel fermé, le monde n'est plus qu'un vaste chaos, la vie humaine qu'un accident malheureux, la destinée humaine qu'une amère ironie, la conscience humaine qu'une stupide illusion. Mais, le ciel ouvert, l'Évangile qui nous le révèle cru, accepté, obéi, alors tout s'éclaire, tout s'explique, tout se transforme à nos regards. La douleur, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, est pour nous qui croyons au Christ, qui croyons au ciel, un instrument de grâce, dont se sert le Dieu d'amour pour nous ramener à Lui; elle est comme un aiguillon planté dans notre chair pour nous obliger de regarder du côté du ciel, de sentir et de confesser nos péchés, de nous attacher à l'« Homme de douleurs », de sortir du tombeau de notre indifférence, de notre sensualité, de notre égoïsme pour marcher en nouveauté de vie. La mort elle-même, à quelque heure qu'elle

à coup brisés par la mort se renoueront, où les justes recevront le prix de leur obéissance et les méchants le salaire de leurs iniquités, vous auriez raison, docteurs du siècle, de mettre en doute la Providence divine, vous auriez raison de chasser Dieu de son trône et d'y installer à sa place le sombre Destin. Le ciel fermé, le monde n'est plus qu'un vaste chaos, la vie humaine qu'un accident malheureux, la destinée humaine qu'une amère ironie, la conscience humaine qu'une stupide illusion. Mais, le ciel ouvert, l'Évangile qui nous le révèle cru, accepté, obéi, alors tout s'éclaire, tout s'explique, tout se transforme à nos regards. La douleur, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, est pour nous qui croyons au Christ, qui croyons au ciel, un instrument de grâce, dont se sert le Dieu d'amour pour nous ramener à Lui; elle est comme un aiguillon planté dans notre chair pour nous obliger de regarder du côté du ciel, de sentir et de confesser nos péchés, de nous attacher à l'« Homme de douleurs », de sortir du tombeau de notre indifférence, de notre sensualité, de notre égoïsme pour marcher en nouveauté de vie. La mort elle-même, à quelque heure qu'elle

s'approche, quelque forme qu'elle revête, a perdu son horreur: elle déchire pour nous le voile qui nous sépare de Dieu et de son Christ; elle nous introduit dans la cité céleste, dans la Canaan d'en haut; elle nous met en possession de cet héritage qui ne peut se corrompre ni se flétrir; elle est, pour tout dire, le point de départ de la vie, de la vraie vie, de la vie éternelle et bienheureuse. « Aujourd'hui donc, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » — Oui, frères, en présence de ces coups de la justice et de la miséricorde divine, humilions-nous et disons avec le prophète: « Seigneur, exauce! Seigneur, pardonne! Seigneur, sois attentif et agis! » puis, jetons-nous, repentants et croyants, dans les bras de ce Dieu de miséricorde qui nous dit encore dans sa parole¹: « C'est moi, c'est moi qui efface tes péchés pour l'amour de moi », et au pied de la croix de ce Fils de l'homme qui a été consacré par la souffrance et par la mort pour être l'auteur de notre salut.

Mais hâtons-nous aussi, mes frères, de joindre

¹ *Dan.* IX, 19.

² *És.* XLIII, 25.

s'approche, quelque forme qu'elle revête, a perdu son horreur : elle déchire pour nous le voile qui nous sépare de Dieu et de son Christ ; elle nous introduit dans la cité céleste, dans la Canaan d'en haut ; elle nous met en possession de cet héritage qui ne peut se corrompre ni se flétrir ; elle est, pour tout dire, le point de départ de la vie, de la vraie vie, de la vie éternelle et bienheureuse. « Aujourd'hui donc, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » — Oui, frères, en présence de ces coups de la justice et de la miséricorde divine, humilions-nous et disons avec le prophète : « Seigneur, exauce ! Seigneur, pardonne ! Seigneur, sois attentif et agis ! » puis, jetons-nous, repentants et croyants, dans les bras de ce Dieu de miséricorde qui nous dit encore dans sa parole¹ : « C'est moi, c'est moi qui efface tes péchés pour l'amour de moi », et au pied de la croix de ce Fils de l'homme qui a été consacré par la souffrance et par la mort pour être l'auteur de notre salut.

Mais hâtons-nous aussi, mes frères, de joindre

¹ *Dan.* IX, 19.

² *És.* XLIII, 25.

à la repentance et à la foi les œuvres de la charité, car s'il est un sentiment que ces désastres éveillent dans nos cœurs, dans tous nos cœurs, c'est celui de l'unité, de la solidarité de la grande famille humaine; s'il est une vertu qu'ils inspirent, c'est celle de la miséricorde. A l'ouïe de ces coups de tonnerre qui éclatent dans un ciel d'azur, on voit les enfants des hommes, divisés naguère par les intérêts ou par les passions, se serrer les uns près des autres, comme les animaux de la forêt à l'heure de la tempête; les mains s'unissent, les cœurs se rapprochent, les natures les plus vulgaires sont remuées dans leurs profondeurs, et l'on assiste alors à des actes de dévouement et d'héroïsme, à des manifestations de l'esprit d'amour et de sacrifice qui vous consolent de bien des bassesses et des infamies, et qui font reluire à vos yeux ces mots qu'on risquerait d'oublier: « Vous êtes de race divine! — Vous êtes tous frères! »

Ces grands et fortifiants exemples ne nous ont pas manqué dans ces grandes calamités. Vous avez tous présents à la pensée ces actes admirables de sauvetage accomplis à Ischia et aux îles de la Sonde par des médecins, des prêtres, des

marins, de simples ouvriers, dont les noms sont restés ignorés. Vous savez aussi qu'à la nouvelle de la catastrophe d'Ischia l'Europe entière s'est émue. Paris n'est pas resté en arrière; il a oublié à l'égard de ce peuple d'Italie auquel nous unissent tant de graves intérêts et tant de glorieux souvenirs, ses griefs les plus récents et les plus légitimes; il ne s'est plus souvenu que de l'ancienne confraternité d'armes, il n'a vu que le malheur, et il a donné, sous une forme défectueuse sans doute et trop accommodée à la faiblesse et à la frivolité humaine, sous la forme d'une fête, mais largement et avec joie.

Cette émotion généreuse, frères chrétiens et protestants, vos cœurs l'ont aussi vivement ressentie; cet appel à la charité, vous y avez déjà répondu et vous êtes prêts encore à y répondre. Il ne sera pas dit que, lorsque des hommes du monde se sont levés et ont apporté le tribut de leur compassion, notre Église protestante, et tout particulièrement notre Église réformée de Paris, où abondent à la fois les biens de la nature et les biens de la grâce, est demeurée insensible ou n'a participé à cet élan général que lentement et dans une faible mesure. Il ne sera

pas dit surtout qu'après avoir été émus de pitié pour les survivants d'Ischia, nous ne ferons rien pour les victimes du désastre plus grand encore des îles de la Sonde. Vous n'ignorez pas que ces îles appartiennent à ce peuple hollandais petit par le nombre, mais grand par le cœur, grand aussi par son glorieux passé, qui professe notre foi et a souvent ouvert ses bras à nos ancêtres persécutés... Un comité néerlandais vient de se constituer à Paris pour recevoir les souscriptions en faveur de cette dernière et immense infortune. Nous voudrions coopérer, n'est-ce pas ? mes frères, à cette œuvre excellente ; nous donnerons de notre superflu, nous donnerons de notre nécessaire ; comme les chrétiens de l'Église primitive ¹, nous répandrons « les richesses de notre prompte libéralité, » les yeux et le cœur tournés vers celui qui, « étant riche, s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous soyons rendus riches. »

Amen.

¹ 2 Cor. VIII, 1, 2 et 9.

